



Hideka Tonomura,
Mama Love, 2008

Quand le Japon se livre 日本が告白するとき

La profusion d'ouvrages traitant de l'intime étonne de la part d'un pays souvent perçu comme réservé, voire pudique. Tour d'horizon et tentative d'explication d'une tendance qui traverse le 8^e art au royaume du Soleil-Levant.

Texte : Rémi Coignet

Lorsqu'en 1971 Nobuyoshi Araki autoédite *Sentimental Journey*, les photographes japonais cherchent à forger un langage nouveau. « Je ne dis pas que ces photos sont vraies parce que j'ai représenté ma lune de miel », écrit Araki dans sa préface. J'ai utilisé l'amour et il se trouve que j'ai commencé par un watakushi-shōsetsu (*Roman-Je*). Je pense en effet que le watakushi-shōsetsu est ce qu'il y a de plus proche de la photographie. » Cette forme littéraire écrite à la première personne et comportant des éléments autobiographiques, proche de l'autofiction, est apparue au Japon au début du xx^e siècle. « Dans une langue comme le japonais, qui n'emploie pas les pronoms personnels, où c'est le contexte qui permet le plus souvent d'identifier le sujet de l'action, écrire un roman qui dit "Je" est particulièrement significatif », décrypte le galeriste franco-japonais Jean-Kenta Gauthier. Avant de préciser que Daidō Moriyama s'est également inspiré du *watakushi-shōsetsu* dans le livre intitulé *Dazai*, du nom d'un maître du genre, Osamu Dazai (1909-1948). À la question de la transgression d'une supposée pudeur japonaise, il répond en détachant ses mots pour souligner le paradoxe : « Au Japon, on ne va pas chez les gens, mais on est tous à poil aux bains publics ! » Ce n'est pas tant l'esthétique snapshot d'Araki, l'homme aux 300 livres, ni les noir et blanc charbonneux de Moriyama qui ont durablement marqué l'édition nipponne qu'une approche narrative de la photographie prenant la vie de l'auteur comme origine. Et celle-ci trouve dans le livre son réceptacle idéal.

L'amour moteur

Interrogée sur cet héritage, la photographe Hideka Tonomura confirme : « Je considère que les œuvres intimes d'Araki et Fukase [en particulier *Family*, ndr] sont parmi les plus importantes de



Nobuyoshi Araki,
Sentimental Journey, 1971.



Hajime Kimura,
Snowflakes Dog Man,
éd. Ceiba.



l'histoire de la photographie, non seulement au Japon, mais même dans le monde. » L'amour – un mot galvaudé dans nos sociétés occidentales – semble bien être le moteur de nombreux photographes japonais. Tonomura, qui pour son premier livre *Mama Love* (2008) a tout de même photographié sa mère au lit avec son amant, précise son approche: « *Je crois que la seule force motrice de toute chose est l'amour. Nous ne pouvons donc pas éviter de photographier les personnes que nous aimons.* » Dans les images noir et blanc de cet ouvrage, l'amant est obscurci, transformé en silhouette menaçante qui conduit le spectateur à se focaliser sur le corps de la mère, son visage et son plaisir. Une deuxième partie en couleur, filmée en Super 8 puis rephotographiée, apporte une touche plus douce, plus onirique. Ses livres suivants, *They Called Me Yukari*, *Orange Elephant* ou *Die of Love*, explorent dans une forme diaristique les binarités de la vie et de l'amour en tentant de les dépasser. Clément et Nobue Kauter de la librairie parisienne Plac'Art Photo (spécialisée dans l'édition japonaise) pointent la possible influence du workshop de la curatrice et éditrice Yumi Goto sur cette photographie de l'intime. « *Elle est très axée sur la famille, et c'est comme si un malaise s'exprimait par le livre* », analyse Clément, prenant l'exemple de *Snowflakes Dog Man* de Hajime Kimura, l'histoire somme toute banale d'un homme qui meurt, et de son fils qui doit désormais sortir son chien. Au fil des promenades, des souvenirs reviennent et des facettes méconnues du défunt apparaissent. Nobue précise que, dans les livres passés par les mains de Yumi Goto, « *la photo n'est pas mise en avant en tant que telle, elle est toujours au service d'un propos* ».

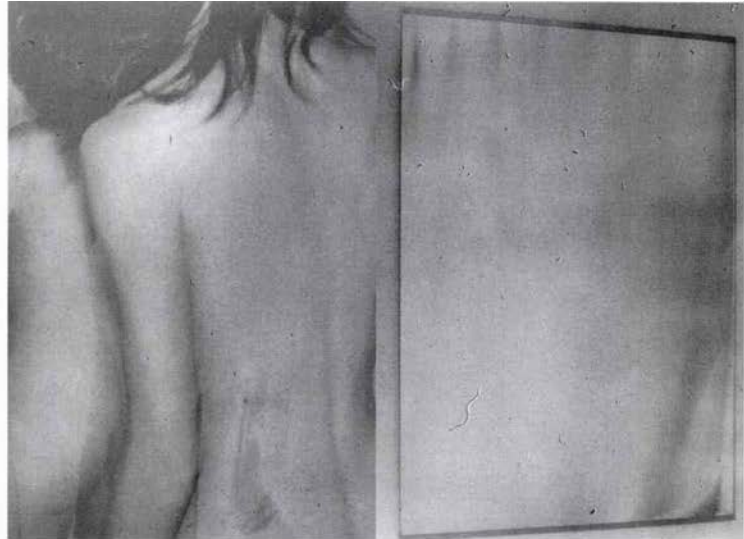
Graphisme sophistiqué

De fait, nombre de livres marquants de ces dernières années – d'auteurs japonais, mais aussi internationaux – ont été développés au sein du workshop Reminders Photography Stronghold. Ainsi d'*Une double absence* de Akihito Yoshida, publié conjointement par les éditions Xavier Barral et Sheigensha en 2018 après une autoédition l'année précédente (lire aussi p. 40). À l'issue du workshop, les photographes publient leur livre à quelques dizaines d'exemplaires, avant qu'il ne soit souvent repris par des éditeurs établis. Comme c'est le cas de Moe Suzuki, dont le titre *Sakahi* dédié à son père atteint d'un glaucome, a remporté le Luma Rencontres Dummy Book Award en 2021, et sera édité en juin par les Rencontres d'Arles et Chose commune. Le graphisme sophistiqué, en adéquation avec le propos, est aussi une marque de fabrique du workshop. *The Last Summit* de Shu Watanabe, par exemple, traite du décès du père de l'auteur dans un accident de montagne (lire aussi p. 92). Associant documents, images d'archive et photos de l'auteur, les pages du livre sont reliées pour former un angle qui conduit le lecteur à ressentir l'impression d'une marche en montagne. Chez certains photographes, la représentation de l'intime se fait plus mentale, voire intellectuelle. Daidō Moriyama, dont le travail est

tout aussi compulsif que celui d'Araki – 180 livres publiés à ce jour –, nous expliquait il y a quelques années: « Voir mes livres de photographie revient à voir des images de mes souvenirs et de mes pensées. » Jean-Kenta Gauthier confirme: « Le travail de Moriyama est, d'une manière générale, très introspectif. Il a eu dans sa vie des moments difficiles qui se sont accompagnés de blocages avec la photographie. » Masahisa Fukase a publié son opus majeur *Ravens* en 1986, suite à un divorce. Si rien névoque directement cet événement dans l'ouvrage, les sinistres corbeaux photographiés en noir et blanc dans le paysage désolé d'Hokkaidô traduisent un état d'esprit profondément torturé. Daisuke Yokota, auteur plus jeune d'une génération, a installé un photocopieur professionnel chez lui afin de réaliser ses livres à quelques exemplaires – des essais dans lesquels il laisse parfois deviner ses sentiments. Dans *Vertigo* (2014), édité de façon plus classique, il mêle vues aériennes, nus féminins dans des chambres d'hôtel, images décadrées et granuleuses. L'auteur rapporte avoir voulu transcrire cette sensation, proche du vertige, de se réveiller dans une chambre inconnue sans savoir où sont la porte, le haut et le bas. Et Jean-Kenta Gauthier de préciser, elliptique, que « oui, à un moment dans sa vie, Daisuke a été pris de vertige, et au fond c'est ce dont traite ce livre ».

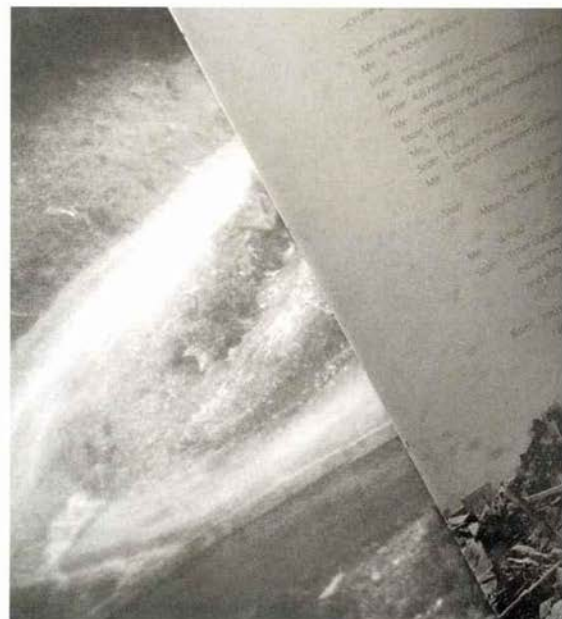
Autoportrait en creux

La grande dame de la photographie japonaise, Miyako Ishiuchi, a pour sujet principal le passage du temps. Un thème dont elle a relevé les traces sur le corps de personnes âgées photographiées en gros plans, ou dans les clichés des affaires de sa mère décédée – série avec laquelle elle a représenté le Japon à la Biennale de Venise en 2005. Elle consacre son dernier livre *Moving Away* (2021) à photographier son appartement, qu'elle quitte après y avoir vécu quarante-trois ans. « J'ai toujours pensé que toute photographie était le reflet de son auteur, quel que soit son sujet. C'est donc intentionnellement que je ne me suis jamais photographiée », analyse-t-elle dans la préface. Et cette représentation de son « cadre de vie » est sans doute, pour elle, le plus intime des autoportraits en creux. À moins que, comme le suggère Nobue Kauter: « Peut-être y a-t-il une différence entre aller chez les gens et voir par la photo. Celle-ci permet par exemple de choisir le cadrage et de maîtriser ce que l'on montre. » Rinko Kawauchi a acquis une renommée internationale avec ses images poétiques célébrant la beauté et la rudesse du quotidien. Cécile Poimboeuf-Koizumi, des éditions Chose commune, pointe dans le dernier livre qu'elle vient de publier d'elle, *As It Is*, les éléments autobiographiques tels que la représentation de sa jeune fille ou le deuil d'un proche. Et Nobue Kauter souligne son influence: « De nombreuses Japonaises se sont intéressées à sa pratique du "diary" où elle ne se met pas en avant. D'une certaine manière, elle a rendu la photographie plus accessible et moins intimidante. » Il ne faudrait donc pas imaginer des photographes complètement autocentrés, l'amour étant sans doute la manière la plus généreuse d'aller vers l'autre. Il y a même une grande honnêteté intellectuelle à témoigner d'empathie à partir d'une expérience partagée. Le livre, où l'auteur s'expose et le lecteur reste seul, se révèle sans doute l'espace privilégié de cette transmission.



Daisuke Yokota, *Vertigo*
2014, éd. Newfave.

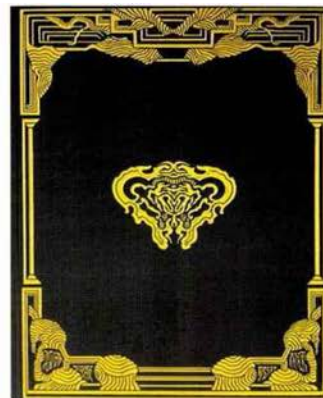
Mayumi Suzuki,
The Restoration Will



Le tsunami et l'accident nucléaire de Fukushima de 2011 ont traumatisé le Japon et suscité une importante production de livres. Parmi les plus intéressants figurent ceux qui prennent pour origine l'expérience de l'auteur. Ainsi de Lieko Shiga, qui s'était fixée dans la région en 2009 et avait entrepris un travail participatif avec les habitants qu'elle a poursuivis après le désastre dans *Rasen Kaigan* (2013). Point de départ similaire pour *Kesengawa* (2013) de Naoya Hatakeyama qui, dès l'annonce du drame, enfourche sa moto pour parcourir la région dont il est originaire. La première partie du livre, mêlant texte et photos de vacances, constitue le journal de ses pensées et de ses souvenirs lors de ce périple de 500 km. La seconde partie, elle, dépourvue de mots, témoigne de la dévastation qui a emporté sa mère.

Témoigner d'une douleur

Même impératif de témoigner d'une douleur, tant personnelle que collective avec *The Restoration Will* (2017) de Mayumi Suzuki, qui a perdu ses parents et leur studio familial dans la catastrophe. La photographe est parvenue à sauver la chambre photographique de son père et des photos souvenirs maculées par la boue. Avec la première, elle représente la désolation qui, dans le livre, dialogue avec les instantanés abîmés du passé. De l'intime au public, le premier livre de Momo Okabe, *Dildo*, a reçu en 2013 un accueil unanime et traitait, dans une forme de chaos visuel et sexuel, de sa relation avec ses amoureux Kaori puis Yoko, et de leur trouble dans l'identité de genre. « *Mon travail peut être comparé à un précieux album de famille, comme chacun en possède chez soi* », confiait-elle alors au magazine *Dazed*. *Ilmatar*, paru en 2020, fait le récit de sa grossesse en tant que personne asexuelle et de la naissance de sa fille (lire aussi p. 62). L'album partagé peut devenir un lien pour la communauté, un outil de connaissance et, espérons-le, de tolérance pour la société. Dans ce mouvement de partage et de savoir qui va de l'expérience personnelle vers autrui, Hideka Tonomura, qui a souffert d'un cancer, consacre son dernier ouvrage aux femmes qui ont surmonté la maladie. La photographe conclut: « *Je suis persuadée que les livres de photographie atteignent toujours ceux qui ont besoin d'eux*. *Shining Woman #cancerbeauty (2020) est disponible dans les bibliothèques du Japon, et cela me fait ressentir encore plus fortement l'intimité des livres de photographie.* » X



Momo Okabe, *Ilmatar*.



Rinko Kawauchi, *As If / Is*, éd. Chose commune.